

Le Palais de la Paix à la Haye.

Au coin de la rue Anneessens, ils interpellèrent un officier qui, sans se douter de rien, sortait tranquillement d'un des grands cafés fréquentés par les gradés

Jamais un coin de rue ne devait lui avoir réservé tant de surprise. Il s'arrête net, pâle, assurément moins à l'aise, plus effrayé que sur le champ de bataille où il avait gagné sa croix de fer.

— Nicht richtig! nicht richtig! (1) entendîmes nous dire en hochant la tête, sur un ton de remontrance plutôt que de courroux.

— Zivielen weg (2), dit l'un des gaillards et, sans rudesse, mais fermement, il établit un cordon autour des négociateurs.

Nous vîmes néanmoins arracher les épaulettes à l'officier et lui enlever quelque chose de son képi rouge, mais avec la délicatesse qu'on mettrait à enlever une chenille; et déjà, supérieur et subalternes continuaient, chacun de leur côté.

Ses subordonnés, pendant ce court colloque, lui avaient fait part du mot d'ordre révolutionnaire. Seuls, les hommes de son arme et de son régiment

le salueraient dorénavant. On lui avait fait comprendre aussi qu'à l'avenir, il ferait bien de laisser là le sabre et de prendre une canne pour se promener en rue. Parbleu! ce n'était ni plus ni moins que la dégradation que lui avait voulu ce coin de rue. Plusieurs autres officiers subirent le même sort avec la même stoïque résignation. Peut-être aussi, la vue des revolvers n'y était-elle pas tout à fait étrangère. Au coin de l'avenue des Arts, on s'empara, pour faire la Révolution, d'une auto. Quatre marins se chargèrent de l'affaire. La machine arrivait à toute allure de la gare du Sud, transportant un officier drapé dans son manteau gris, ainsi qu'un chauffeur.

Les hommes se placèrent au beau milieu de l'avenue et montrèrent leur arme. Un instant, nous eûmes tous l'idée que les audacieux gaillards allaient être renversés. L'officier, quadragénaire en pleine force de l'âge, s'était dressé et dit quelques mots à l'oreille du conducteur.

Peut-être l'ordre de ne pas stopper! Que de fois, sans doute, durant ces quatre années si glorieuses pour lui, n'avait-il pas, pour marcher à la victoire, suivi des chemins pavés de cadavres! Mais la voiture s'arrêta net aux pieds des quatre intrépides, comme si le chauffeur avait voulu montrer par là qu'il tenait à rogner jusqu'au dernier centimètre de prestige restant à l'ancien régime.

(1) Pas bien! Pas bien!

(2) Arrière! les civils.



Le Général Leman

— Que voulez-vous ? s'emporta l'officier, agrippant par les épaules le marin qui s'était glissé comme un rat dans l'auto. Sa courte moustache s'agitait sur ses lèvres tremblantes, et nous pûmes croire un instant qu'il allait mordre au visage le jeune homme.

Le marin lui communiqua la nouvelle de la révolution ; entretemps, deux autres soldats l'avaient rejoint dans la voiture et l'un d'eux avait fait tomber le képi de l'officier.

Alors, celui-ci parut seulement comprendre qu'il y avait à sauver autre chose que le prestige. Au reste, les quatre revolvers étaient là pour le lui rappeler. A la première invitation, il descendit de l'auto, où les quatre hommes du nouveau régime prirent sa place. Tout cela s'était passé en un tournemain, si vite que quelqu'un, près de nous, ne put s'empêcher de rire. Mais le préjudicié regarde d'un air couronné du côté du railleur qui se fait aussitôt. Aussi bien, cela valait mieux, car l'autre l'aurait tué. Voilà donc, ce tout puissant d'hier, à trois cents heures peut-être de chez lui, où il devait aller annoncer la nouvelle de la défaite, en ce pays où il allait peut-être trouver un feldwebel installé sur le trône impérial ! Il était là sans son couvre-chef, qu'il avait perdu dans l'encombrement du départ de la voiture, en face de son domestique qui, semblait-il, avait bien plus l'envie de rejoindre les fougueux gaillards que de tenir compagnie à la détesse de son maître. L'instant d'après, ils s'en allèrent tous deux, sans but, ne sachant où aller ; ainsi tête nue et à pied, l'officier faisait penser à son souverain qui, quelques heures auparavant, avait perdu son pays et sa couronne.

Mais la révolution allait atteindre son point culminant. C'allait être une nouvelle prise de la Bastille ; le numéro le plus sensationnel de ce jour allait se jouer.

On ne sait qui donna le mot d'ordre, mais vers le soir, tout ce qui était révolutionnaire se trouvait réunie devant la prison, la prison avec son aspect de vieux château-fort, tours et meurtrières, poterne bien gardée, en un mot une Bastille. Il y avait dans celle-ci beaucoup plus de prisonniers que dans l'autre, qu'on délivrerait de force s'il fallait. La Révolution avait déjà délégué sur place un comité exécutif qui siégeait dans un auto-camion. Au milieu de planches posées sur ses parois, un marin, debout, tenait, liée à un bâton, une grande sale loque rouge. Le nouveau régime, on le voit, ne négligeait ni le décor ni la figuration.

Ce fut un véritable délire d'enthousiasme quand arriva l'auto au drapeau rouge. Les civils les moins révolutionnaires, les plus réactionnaires même participaient aux acclamations d'allégresse. Il y avait du grabuge dans la maison du Boche, l'effondrement de l'empire était imminent : cela ne suffisait-il pas à justifier toutes les clameurs, tous les vacarmes ?

L'auto s'arrêta devant la porte et l'un des quatre

hommes armés qui flanquaient le porte-drapeau sauta à terre et, des mains de la sentinelle, prit le fusil que celle-ci lui abandonna avec une complaisance excessive. Puis il sonna à la porte en fer, mais personne ne vint ouvrir. Au fond, ces hommes préféraient qu'il en fut ainsi.

En face de la prison habitait un serrurier et les gaillards, voyant qu'on n'ouvrait pas la poterne de la prison, tentèrent d'ouvrir l'autre porte d'en face, qui céda immédiatement. Une minute plus tard, les révolutionnaires avaient emprunté au serrurier la plus lourde échelle qu'ils employèrent en guise de bélier, sans même songer à promettre au propriétaire de la lui rapporter après la victoire.

Quand la porte — qui avait eu la bonne idée de ne pas trop résister — céda, des clameurs de jubilation s'élevèrent, qui ressemblaient pas mal à celles que durent pousser, au temps de Luther, les paysans souabes, lorsqu'ils honorèrent leurs châtelains d'une visite de même genre.

Nous n'avons pu savoir ce qui se passe à l'intérieur : c'est seulement quand de gros de la troupe ressortit avec le butin qu'il nous fut possible de suivre à nouveau les événements.

D'ailleurs, le plus pathétique arrivait. Dans toute cette soldatesque, pas un qui ne criât ou ne hurlât quelque chose. Eussent-ils conquis toute l'Europe, qu'ils n'auraient été plus joyeux. Comme ils étaient heureux, après avoir, pendant quatre ans, été l'objet des brailllements et des tempêtes, de pouvoir, à leur tour, tempêter et brailler. Mais l'enthousiasme, la folie n'étaient pas encore à leur comble : les fusils s'en méchaient, fêtant la mort de l'ancien régime, ainsi qu'à la Saint-Sylvestre, on achève l'année qui s'enfuit.

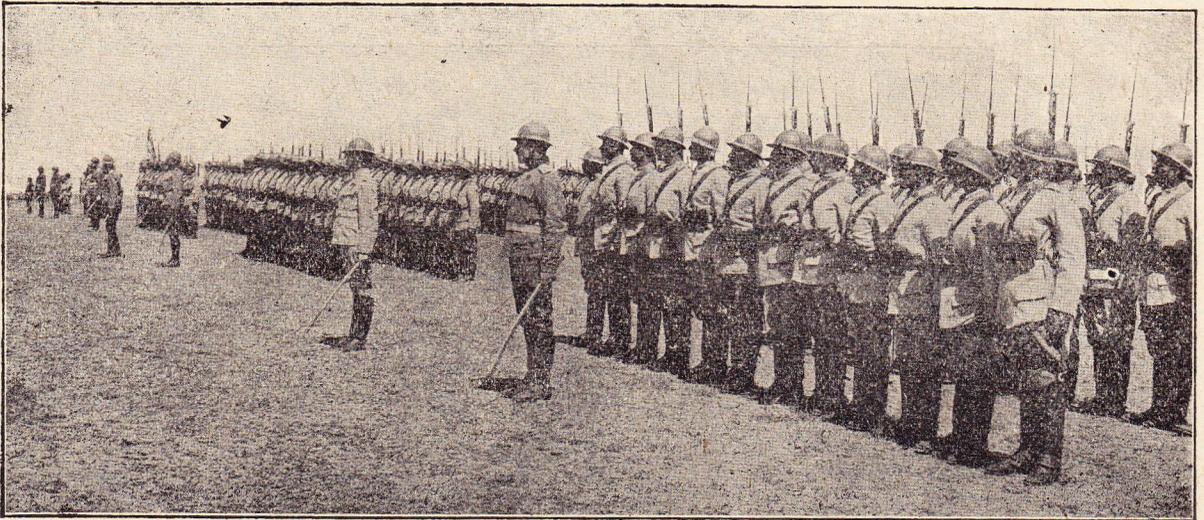
En d'autres circonstances, on eut plutôt ri de les entendre entonner la Marseillaise, si ce mot vibrant peut s'appliquer à des paroles françaises de ce genre sur des lèvres boches. Mais le moment était trop solennel, cette manifestation trop digne de respect pour user de raillerie.

Il n'était pas question d'insonation ni de paroles dans tel chant ; le sentiment qu'on mettait à écorcher cette Marseillaise résonnait comme la plus belle chose que nous eussions entendue de notre vie.

Ceux qu'on avait libérés, presque tous des soldats, regardaient pour la plupart tout interdits. Un bon nombre de ceux qui avaient été blessés, portaient encore des bandages, d'autres étaient en manches de chemise. Mais ils furent enserrés, soulevés, portés par leurs frères d'armes qui leur racontèrent qu'on était en pleine Révolution ; et que les chefs allaient être incarcérés à leur place. On leur dit qu'ils étaient des héros — ils étaient, pour de plupart, des récalcitrants punis pour refus de service — tant qu'à la fin, ils le crurent, et hurlèrent en chœur avec les autres, tandis que retentissaient sans cesse les coups de fusil et de revolver. C'était comme des salves destinées à célébrer la victoire absolue des esclaves sur leurs bourreaux, la victoire d'esclaves qui avaient reconquis la dignité humaine sur une autorité usurpée dont on avait usé et mésusé.

L'un des soldats, à qui j'avais demandé combien de prisonniers ils emmenaient, me répondit : six cents. Un second réduisit le chiffre de 250. Je crois qu'il était plus près de la vérité.

Des civils sortaient également, mais pas un seul prisonnier de droit commun. La Révolution, gardant les mains nettes, sut parfaitement distinguer un bandit de ceux qui n'avaient péché que contre le droit pénal militaire allemand. Mais à l'intérieur de la prison, quelques prisonniers politiques s'imaginèrent leur dernière heure arrivée. Coups de fusil et de revolver leur faisaient croire que ceux qu'on arrachait ainsi de leur cellule allaient être fusillés à l'entrée de la prison, comme on avait fait à Paris, pendant les fameuses journées de septembre. Ils refusèrent énergiquement la liberté qui



L'armée serbe dans sa nouvelle tenue de guerre.

leur était offerte. Aussi bien, le changement était trop brusque; on pouvait craindre le pire comme croire le meilleur.

Le cortège, tumultueux et victorieux, se mit en marche.

Il y avait un tel vacarme de « hourra » et de « hoch », de bribes insues de Marseillaise, dans cette étroite rue des Béguines qu'on entendit même pas le bruit de la mise en marche du moteur de l'auto. Celui-ci était littéralement enveloppé par les soldats délivrés. Dommage qu'il n'y avait pas de chevaux à dételler ! Toutes les bouches chantaient et l'auto ne cessait de pousser des teuf-teuf comme s'il voulait chanter, lui aussi, à sa manière. Il poursuivait sa route, lentement, prudemment, pour ne blesser personne, toujours avec ses quatre hommes armés aux quatre coins et le marin au centre, avec son drapeau qui, quand il le faisait claquer, flottait sur toute la largeur de la rue. On aurait dit un chef d'orchestre battant la mesure à ce chœur sauvage.

Dans les rues adjacentes, les gens, partagés entre une mortelle frayeur et une curiosité intolérable, étaient aux écoutes par l'entrebâillement de leurs portes, pouvant ainsi apercevoir la foule et le marin, qui ressemblait à quelque rude géant. Mais lorsqu'ils remarquèrent que les civils aussi participaient à cette manifestation, ils furent guéris du coup de leur peur de la Révolution.

Le cortège, de plus en plus grand, se dirigeait vers la caserne Saint-Georges; les gens s'égosillaient à crier à tue-tête.

L'auto hurlait comme un cochon qu'on va tuer; tous ces gaillards trop longtemps tenus en laisse, mettaient la main à la pâte avec gaucherie, ne sachant comment employer, comment fêter ce premier jour de liberté.

Il faisait presque tout à fait nuit qu'il défilait toujours, ce cortège qui ne ressemblait en rien à tout ce que nous avions déjà vu dans le genre. Grâce au crépuscule, il devenait ferrifiant. Combien de temps encore, cette foule allait-elle jeter ses clamours et qu'allait faire ce peuple de sa force quand il se compterait.

Devant la caserne Saint-Georges, nouveaux chants, nouveaux coups de feu. Là aussi, comme à Jéricho, tout ce vacarme fit tomber les murs. Le Bavaois de faction ne voulant pas lâcher son fusil, ces bons enfants de révolutionnaires lui permirent de le garder, mais ils l'enfermèrent de telle façon que, pour voir la foule des révoltés envahir le bâtiment comme rue des Béguines, il devait se

contenter de la petite ouverture-fenêtre de sa minuscule maison de bois. Ici aussi, ceux qui prétendaient redresser les injustices firent ouvrir les cachots et, quelques instants plus tard, le cortège révolutionnaire ressortit, grossi de quelques relâchés et d'une partie de nouveaux partisans. En avant! toujours en avant, en route vers d'autres endroits, où il fallait agir encore aujourd'hui. Les marteaux sont prêts, le fer est incandescent, au sortir de cette flamme que la souffrance, le mensonge, les outrages, les mépris avaient allumée dans tous les cœurs. Voilà donc l'un des aspects de ce premier jour de révolution. Au moment d'aller nous coucher, des coups de feu éclataient encore de tous côtés : la forge brûlait. Qu'allait-il sortir de tout cela? Nous avons vu la Révolution entrer chez nous, mais nous ne savons pas ce qu'elle cache sous ce manteau. Dieu veuille que les dernières heures de l'occupation n'attirent pas le malheur sur notre forteresse. Ce serait d'autant plus pénible qu'entre les bruits des coups de feu et des appels d'armes de la Révolution triomphante, on pouvait déjà entendre les alliées frapper aux portes de la ville.

10 novembre 1918.

Comment les Boches se sont sauvés

Par cette déplaisante soirée d'octobre, je me trouvais en compagnie d'un ami sur les pierres bleues, à proximité du ponton et de cet affreux engin qui sert à hisser des bateaux et à descendre des chevaux et de lourdes véhicules. Une pluie mordante nous fouettait le visage. Jamais encore, je ne m'étais exposé à un temps aussi inclément. L'obscurité régnait là comme du reste dans toute la ville. Les Boches nous mettaient à la portion congrue en ce qui concerne l'éclairage public; nous devons nous contenter, deci delà, d'un soupçon de clarté. Les réverbères, peinturlurés de bleu, n'étaient plus que des verres luisants, donnant à peine un éclairage de cimetièrre. Il faisait, sur ces pierres, un froid glacial et d'un noir nègre comme partout. Sous le vent rageur, les vagues déferlaient en coup de fouet contre le pont flottant. Une pluie agaçante, exaspérante, qui n'avait pas cessé de tomber tout la journée, avait fait, des rues et des chemins, une espèce de mare aux oies, et pour comble de malheur, comme s'ils se liguèrent avec les éléments indésirables, mes souliers prenaient l'eau. Un temps de choix, quoi!

Malgré tout, nous gardions notre bonne humeur,



Le Général d'Amade

car si, au dehors, il régnait un forid de loup, à l'intérieur de nous, un petit peu de joie entretenait notre satisfaction.

Pensez donc! Nous revenions de notre club où nous avions appris la prise de la forêt d'Houthulst et acquis la conviction de plus en plus forte, que les jours de notre oppression étaient comptés. Le Boche avait beau se débattre comme une anguille et chercher à déguiser la signification de sa défaite. Il cherchait vainement à la parer de dénominations nouvelles et originales, de phrases extraordinaires. Même en allemand, la langue la plus tortueuse du monde, il ne lui était pas possible de transformer en victoire l'énorme défaite qu'il avait essuyée.

— Le Boche doit s'en aller de la côte! s'exclamait-on ce soir et devant la grande carte de sa chambrette, un de nos amis, qui avait le nom de connaître le fin mot de l'histoire, nous avait expliqué par a+b que tout démontrait que les Boches évacuaient déjà Ostende.

Nous fûmes amenés de la sorte à boire un verre de plus qu'à notre habitude; grisés par le bavardage et l'exaltation, l'odeur de la bière, la fumée du tabac et les prévisions optimistes, nous étions dans une telle disposition d'esprit que nous regrettions presque de n'avoir pas à nos côtés quelque morfel ennemi, à qui, sur le champ, nous eussions pu donné l'accolade, histoire d'épancher notre bonne humeur, notre besoin d'amitié, notre désir de réconciliation. Celui qui, quatre années durant, a été balancé entre l'espoir et la crainte, et qu'on a bousculé de droite et de gauche; qui, pendant quatre années, a dû manger du pain boche, ne s'étonnera certes pas de notre enthousias-

me et de nos transports d'extravagance.

Et nous voici, à cette pierre bleue où nous avions abordé par hasard, grâce aux bons offices de quelqu'un qui avait pu franchir le « Werf », en nous disant que « quelque chose de kolossal se passait » au ponton.

Aussitôt accourus, nous vîmes ce qui en était : la prophétie de notre ami se confirmait. C'était notre côte, Ostende, et plus à l'Est, encore, tout le pays, que les griffes acérées de l'aigle avait laissé échapper.

Avant d'arriver à destination, nous avions interpellé un bonhomme qui conduisait une charrette de paysan à bêche blanche, juste au moment où il avait réussi à gagner, par le plancher en pente, la terre ferme avec son véhicule.

— D'où venez-vous, camarade ?

J'avais de suite remarqué que j'avais affaire à un du pays; tout, dans les gestes et la physionomie du paysan dénonçait le Westflandrien.

— De Beernem, M'sieu, et j'm'en vas à Cappelle. C'est-y donc encore loin d'ici ?

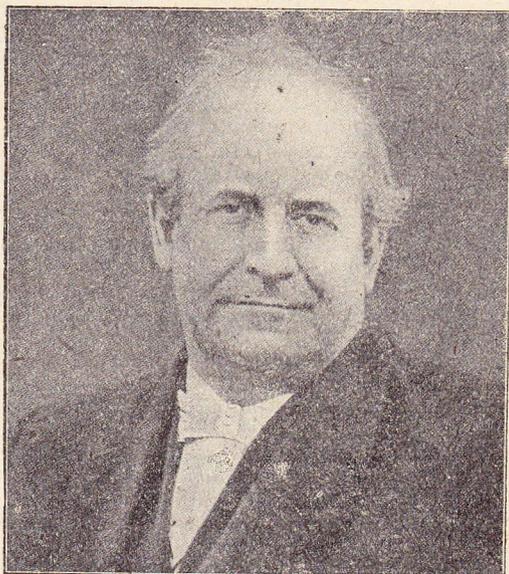
— Et qu'est-ce que vous avez là-dedans ?

Un prussien vint, avec un jeun boche, mettre fin à ce court colloque et commença à crier que « les civils n'avaient rien à faire ici. »

— Hue ! cocotte ! fit le paysan effrayé.

Et le voilà remettant sa charrette en marche.

Une activité inusitée régnait sur la plate-forme flottante. Cet endroit près de l'Escaut délaissé, si calme d'ordinaire à cette heure, était entièrement occupé par toutes sortes d'objets inconnus, bizarres, qui paraissaient encore plus mystérieux à la lueur dansante de l'unique torche à pétrole qui éclairait de tableau. Sans discontinuer, des rai-



William Jennings Bryan, ministre des affaires étrangères des Etats Unis

leaux et des transbordeurs amenaient une foule de choses de la rive gauche. On déchargeait tout cela à nos pieds, puis on le hissait sur le quai. Il y avait là, outre des véhicules militaires, des charrettes de paysans toutes chargées qu'on montait avec des cris et des claquements de jouets.

On mit ainsi à quai des voitures entières de havresacs et de fusils, au risque de voir les chevaux lourdement chargés se casser le cou et les pattes, en suivant le chemin glissant et raide. Exténués et souillés de boue des pieds à la tête, des hommes arrivèrent de l'autre côté, assis sur un vieux cheval et en tirant encore un, deux, trois autres derrière eux. Ça et là, des vaches volées benglaient à qui mieux mieux contre les sirènes qui annonçaient d'autres remorqueurs avec d'autres cargaisons encore. Cette fois, il y avait des mitrailleuses et, d'après ce que nous pûmes voir de notre pierre, des pièces de sous-marins démontés. Cette vue, et celle de nombreux marins, nous réjouit beaucoup et nous démontra de plus en plus que notre ami avait dit vrai. Nous vîmes encore du matériel de guerre de lourd calibre, des canons aux gueules encapuchonnées comme si l'on avait craint qu'elles vomissent du feu, comme un méchant chien qui mord quand on ne le musèle pas.

Et tout cela si misérable, si sale et abimé, hors d'usage, et dans un tel sens dessus-dessous, montrant la défaite comme apparaît la moisissure sur un mur vétuste. C'était la fuite, point n'était nécessaire de la démontrer. Mais quelle fuite ! Eperdu, l'ennemi sur les talons, et cet ennemi, c'était nos jeunes gars à nous qui, venus d'au-delà de l'Yser, contraignaient à la fuite le Boche tout puissant. Il devait lâcher le butin dont il avait déjà disposé, cette terre sur laquelle sa griffe avait marqué de si profondes blessures. Mais n'eussions-nous dû trouver qu'une ruine à la place de la Flandre, riche et pittoresque, que son départ aurait suffi à tirer de nos cœurs un hymne de reconnaissance.

Nous sommes restés là, ce soir, jusqu'à l'entrée en ville du dernier chargement. L'œil fixe et comme hébété, nous regardions, au fond du vide, près de l'eau tout ce capharnaüm : tableau de choses hétéroclites, jetées là pêle-mêle, sur cet Escaut noir, comme un styx, plongé dans la nuit insondable !

Le vent sifflait, le fleuve nurlait, comme si les

éléments aussi avaient honte d'aider en quoi que soit l'action de l'ennemi.

J'avais craint cette exubérance du club et que cette neige fondue dans mes souliers ne me valut un formidable rhume. Il n'en fut rien. Sans doute, la réaction de mon enthousiasme intime y fut-elle pour quelque chose.

Vrai ! c'était le démantèlement de l'Allemagne, l'agenouillement, l'aplatissement devant l'ennemi. De jour en jour, la chose devenait de plus en plus évidente, avec leurs armes et leurs engins détériorés, les boches cherchaient aussi à sauver leurs hommes mal hypothéqués. On aménagea en lazarets beaucoup de grands bâtiments. Le drapeau blanc de la Croix Rouge flottait aux façades des deux collèges des Jésuites, de Saint-Jean Berchmans et de plusieurs autres institutions, ainsi qu'aux fenêtres des casernes des hôpitaux militaires. Le transport était si intense qu'on dut déplacer les rails des trams pour relier directement les gares aux hôpitaux nouvellement créés. Que de fois avons-nous vu de ces voitures de tramways, sans vitres, d'où sortaient des blessés dont le sang marquait bien souvent le passage ! On les transportait en civière, mais bien que généralement recouvert d'un drap, il arrivait aux spectateurs, douloureusement émus, de constater avec effroi que ces blessés, à qui ils témoignaient la même pitié qu'aux enfants de leur patrie, avaient qui un bras, qui une jambe amputée.

A la même époque, un flux de réfugiés envahit la ville. Ils venaient du Nord de la France et de régions encore plus éloignées. Il en venait des Vosges, de l'Aisne et de toutes les villes que Foch avait délivrées. Celui-ci avait refoulé si vite les Boches qu'ils en étaient tout essoufflés. Amiens, Arras, La Fère, Lille nous fournissaient des déportés. Es arrivaient ici, à moitié morts, brisés de fatigue, leur voyage constamment retardé par des trains de soldats en retraite, qui passaient avant tout. D'aucuns étaient restés quinze jours en route. Ils avaient désappris de pleurer pendant tout ce temps où ils avaient enduré un martyre, physique et moral.

Après avoir trouvé chez nous un foyer et un accès à des blêmes aux yeux profonds de souffrance nous dirent combien il leur fut dur de se voir arracher des bras mère, père ou enfants.

Journellement, nous étions témoins de la ruine de la plus belle armée du monde, du démembrement de l'Allemagne de jour en jour plus évident, du changement de régime enfin qui se liquidait par la Révolution. Les Boches étaient au bout de leur rouleau : tout en témoignait, depuis l'abandon de tout ce qui leur avait coûté en gigantesque effort jusqu'aux hétécombes de cadavres.

A travers nos rues, l'armée en retraite charriait sa défaite, criant son orgueil à la fois et sa détresse par tous les rapiécetages de ses uniformes déguenillés. Plus qu'un but, qu'une seule chance de salut : repasser le Rhin avant l'effondrement général et en même temps, nous faire lâchement le plus de tort possible.

Si grande était sa cupidité qu'il s'embarassa de butin, rappelant le rat qui, pour avoir trop mangé, ne sut plus réintégrer son trou. Nous n'avions, jusqu'ici, encore vu qu'en catimini, la nuit, ce qui se passait maintenant au plein jour. La misère allemande était trop grande pour qu'on pût encore la dissimuler. Nos rues s'incombraient de longues caravanes : butin pillé, lourdes armes et tous autres accessoires de guerre qu'on essayait, malgré tout, en un dernier effort voisin du désespoir, sauver tout cela des atteintes du poursuivant victorieux.

Dans la ruine encore, le Boche restait formidable : jamais personne n'a fui aussi «colossalement». Quelquefois, rassemblant ses canons éclaboussés jusqu'à l'âme, et dont on n'apercevait plus rien du



Le général Von Kluck, qui pénétrait le premier avec son armée en France en 1914.

camouflage vert ou brun, et en faisait comme un marché. Des milliers de cuisines de campagne, de fours en cuivre et de moulins roulants faisaient par les rues un bruit de ferraille épouvantable.

Les chevaux étiques qui les tiraient étaient si affamés que des larmes roulaient de leurs yeux vitrés, le long de leurs gueules amaigries. Ils entamaient d'une dent vorace les branches d'arbres mi-décortiquées qui tenaient lieu de brandards. Certains véhicules étaient conduits par des soldats français qui portaient, inscrits sur la poitrine, un chiffre rouge, signe de leur captivité. Leurs petites têtes rondes, la façon de planter leur béret, leur regard vif, une fringante moustache, surtout une certaine manière à la vanvole de rouler et de fumer la cigarette, prouvaient à suffisance qu'ils n'étaient pas des teutons. Ils souriaient avec reconnaissance à la sympathie que les Anversois leur témoignaient quand aucune « figure quat'pointes », comme les prisonniers dénommaient les têtes carrées des boches, ne les en empêchait pas. Leurs petites charrettes légères de bois blanc étaient traînées par des vaches normandes d'un blanc sale comme des buffles. A chaque arrêt, ce bétail, mort de fatigue, se laissait choir dans ses ordures. Ce qu'il y avait dans ces charrettes ? Des meubles, la plupart du temps, «sauvés» sans doute de ci, de là, avant l'incendie ou l'explosion de la maison. Le tout était emballé dans de la paille. Beaucoup de chiens, timides, la langue pendante et l'haleine courte de frayeur devant leurs nouveaux maîtres, accompagneraient les Boches. Il y avait là des chèvres, et aussi des poules ; bientôt ce fut un véritable marché de volaille. On vendait aussi du cuir. Sur les charrettes, des hommes dormaient qui n'avaient plus dormi dans un lit depuis on ne sait combien de temps. Dans une cage, pendue à une tricycle était enfermé un renard !

— Dis, soldat... est-ce que tu ne sais pas l'échapper ? demanda une jeune fille à l'un de ces soldats en pantalon bleu, — un conducteur.

— Connais pas l'chemin et l'boche veillé !

— Courage, dit une matrone aux cheveux gris à son voisin, pense à ta mère, mon enfant !

— Merci, madame ; et les yeux du pioupiou brillèrent de plus de reconnaissance que si on lui avait glissé un billet de banque dans la main.

Mais il fallait s'éloigner. Un Prusco roux, la barbe sale et coiffé d'une casquette de civil, se dirigea vers nous :

— Sacra zivielen, Nordsdonnerwetter ! Heraus !

Et brutalement, il frappa le sol de la crosse de son fusil, tout près des pieds de la jeune fille.

Ah ! Si nous avions tous pu enlever chez nous un brave petit soldat français et le faire asseoir à la meilleure place de notre foyer !

Mais le cortège s'ébranlait de nouveau, comme un pèlerinage de vieilles femmes, et c'était un tintement de fer blanc, et des coups de bâton sur l'échine osseuse des vaches, et des beuglements de bétail affamé.

Un jour, au milieu d'un de ces cortèges, nous vîmes des chariots conduits par des hommes des deux Flandres, pour la plupart de Beernem et de Thielt.

— Ils nous avaient dit de les accompagner seulement jusqu'à Eecloo, se lamentait l'un d'eux pendant un stationnement, et voilà qu'ils nous ont déjà emmenés jusqu'ici sans nous donner à manger ni à boire.

— Vous n'avez rien reçu, fimes-nous.

— Si, si, répondit le paysan, de la soupe et du tabac à chiquer, ils n'ont eux-mêmes pas à manger, les démons.

A l'entrée du Rembart Sainte-Catherine, deux charrettes chargées de meubles, qui allaient rapidement en sens contraire, coupèrent le cortège.

— Drôles de meubles, pensai-je ; que pourraient-ils bien contenir ?

— Ils sont remplis, monsieur, murmura à mon oreille une femme du peuple, toute pâle.

Je ne saisis pas ce qu'elle voulait dire, et nous continuâmes tous deux notre route.

Mais fixant avec plus d'attention ces caisses qui, à demi-penchées, s'épaulaient, par groupes de quatre ou de huit, aux parois de la charrette, je m'aperçus que c'était des cercueils qu'on menait vers je ne sais quel point de cette lugubre route d'une victoire chimérique.

— Je les a vu charger, monsieur, me confirma un passant qui avait peut-être lu l'effroi dans mon regard. Ils sortent par la porte d'arrière de chez les Jésuites, où se trouve maintenant un hôpital.

Les chariots, poursuivant leur route cahotée, étaient déjà-loin, mais comme je me retournais, ces caisses me firent l'effet d'une double rangée d'hommes qui, appuyés de part et d'autre aux parois, taileraient une bavette, en voisins, avant d'aller se coucher.

La discipline et la docilité universellement célèbres du soldat allemand baissaient de plus en plus. De même que des bandits, quand leur repaire est menacé, ils se partageaient le butin. Le civil qui savait s'y prendre pour trafiquer, pouvait acheter aux soldats, dans les casernes, tout ce qu'il voulait : chaussures, linge, habits, de la viande en conserve, jusqu'à des fusils et des musettes. Le capitaine lui-même était volé par des hommes de sa bande. C'était presque pénible à voir, ce mépris, ces outrages au Kaiser qui avait été jusqu'à présent — ou du moins qu'on avait représenté — comme le père de ses soldats, le Dieu de son peuple.

Maintenant, les hommes l'insultaient sans raison, rien que pour être agréables à ceux à qui ils cherchaient à vendre leur marchandise. C'est ainsi que des soldats allaient, visitant tous les cafés de la place St-Jean, les épaules chargées d'un tas de souliers. Du bétail même, ils l'offraient à des prix dérisoires.

Quand on leur demandait où ils cherchaient tout cela, ils riaient comme des mauvais diables, puis :

(1) Juron intraduisible, équivalent à peu près à : Au diable, tonnerre de tonnerre, sales civils.



Navire hollandais torpillé par les Allemands.

— Voulez-vous une mitrailleuse, une belle mitrailleuse, toute neuve, deux cents marks pour une mitrailleuse.

— Des pneus d'auto ? demandait un autre.

— Ne vas-tu pas bientôt nous offrir un avion ? fit l'un des acheteurs.

— Certainement, certainement, et un sous-marin aussi, si vous avez assez d'argent...

— Nous vendons tout, interrompit un autre, le Kaiser compris, mais personne n'en veut... Réformé !... et avec son bras paralysé...

Ils voulaient du genièvre, s'enivraient de gouttes à un mark et tiraient, un moment du départ, le montant de la consommation d'une grande blague à tabac contenant au moins un millier de marks.

En partant, ils chantèrent le « Deutschland muss grosser sein », mais aux derniers mots, abaissant la main à plat à hauteur du plancher, ils prononcèrent « grosser sein ».

Des wagons, en souffrance ça et là dans des gares éloignées, et chargés de marchandises, furent forcés ou éventrés par dessous. Les robins de la soldatesque plaçaient un bouchon dans le trou ainsi pratiqué et puisaient jusqu'à ce qu'ils eussent complètement vidés le wagon. On offrait en vente des quantités énormes de cuir et de courroies dont

on avait au préalable coupé la boucle de cuivre portant le « Gott mit uns ». L'insolente prière à la justice éternelle, d'un peuple qui en avait attaqué un autre parfaitement innocent, fut répandue par milliers sur le sol, le long des chemins et des rues, comme si les soldats avaient mieux senti que leur propre empereur l'ironie de cette devise.

Jetons un voile sur les scènes peu édifiantes de ces derniers jours, auxquelles se livra le peuple, un peuple affamé qui mettait brutalement la main sur tout ce que le vaincu en déroute lui abandonnait malgré lui. Passons sur les assauts livrés aux gares et aux magasins, sur le pillage des bateaux et des charrettes, sur toute cette rage de destruction. Ah ! certes ! la guerre n'a pas plus ennobli ni humanisé le civil que le soldat.

Quiconque avait des yeux, put voir une fois de plus qu'il ne faut pas demander aux foules des exemples d'honneur. Nos bonnes qualités naissent plutôt de la méditation solitaire, du verbe apaisant de la conscience, que sous l'influence des actes, et des impulsions d'une foule dont la responsabilité est si éparpillée.

Enfin, 15 novembre, anniversaire de notre cher souverain, l'ennemi s'en alla définitivement, et les derniers boches qui s'obstinèrent ici, furent faits



La charge des grenadiers à l'Yser en 1914

prisonniers. Ils nous abandonnaient leurs malades, voire le soin d'enterrer leurs morts. On apprit, à ce sujet, des choses scandaleuses, à faire douter de l'humanité de ceux qui s'en allaient. Les derniers boches que nous ayons vus ici, s'arrêtèrent à l'avenue des Arts. C'était de nouveau un de ces cortèges qui faisaient penser aux grandes émigrations d'avant l'ère chrétienne. Charrettes, chevaux, armes, havresacs, en un mot, le même bric-à-brac auquel nos rues commençaient à être presque habitués. Nous interpellâmes un officier à cheval qui s'entretenait très amicalement avec ses hommes. Il se dit content que ce fut fini. Comme c'était de grand matin, j'avais mis une casquette, et je crois bien qu'il me prit pour une espèce de maquignon.

A la fin du compte, il m'offrit son cheval pour 500 marks

Je déclinai le plaisir, n'ayant vraiment pas l'emploi d'un cheval, et quant à en manger, l'envie ne m'en serait pas venue, tant il était maigre.

Les soldats, eux non plus, ne semblaient pas s'en faire outre mesure : en effet, quand ils durent évacuer la plus formidable forteresse du monde — c'est ainsi qu'ils parlaient d'Anvers en 1914 — je les entendis parfaitement chanter leur «Gloria, Victoria», quoique en sourdine, quelque peu gênés, sans doute.

Après tout, que voulez-vous, n'était-ce pas, quoi que coûte, une victoire pour ces gens de pouvoir retourner chez eux ?

Ce jour-là, des milliers de poitrines firent retentir un autre «Gloria, Victoria», mais, cette fois, c'était un chant de triomphe.

C'était un peu avant le Te Deum, nous nous hâtions vers la cathédrale, car nous savions qu'il y aurait trop peu de place, malgré les sept nefs de Notre-Dame, qui peut cependant contenir toute la population d'une ville.

Mais où courait donc tout ce peuple? Une foule compacte de gens. La tête levée, courait vers le Marché aux Souliers, au risque d'attraper un torticolis, comme aux jours néfastes où les avions géants de l'opresseur venaient narguer la ville.

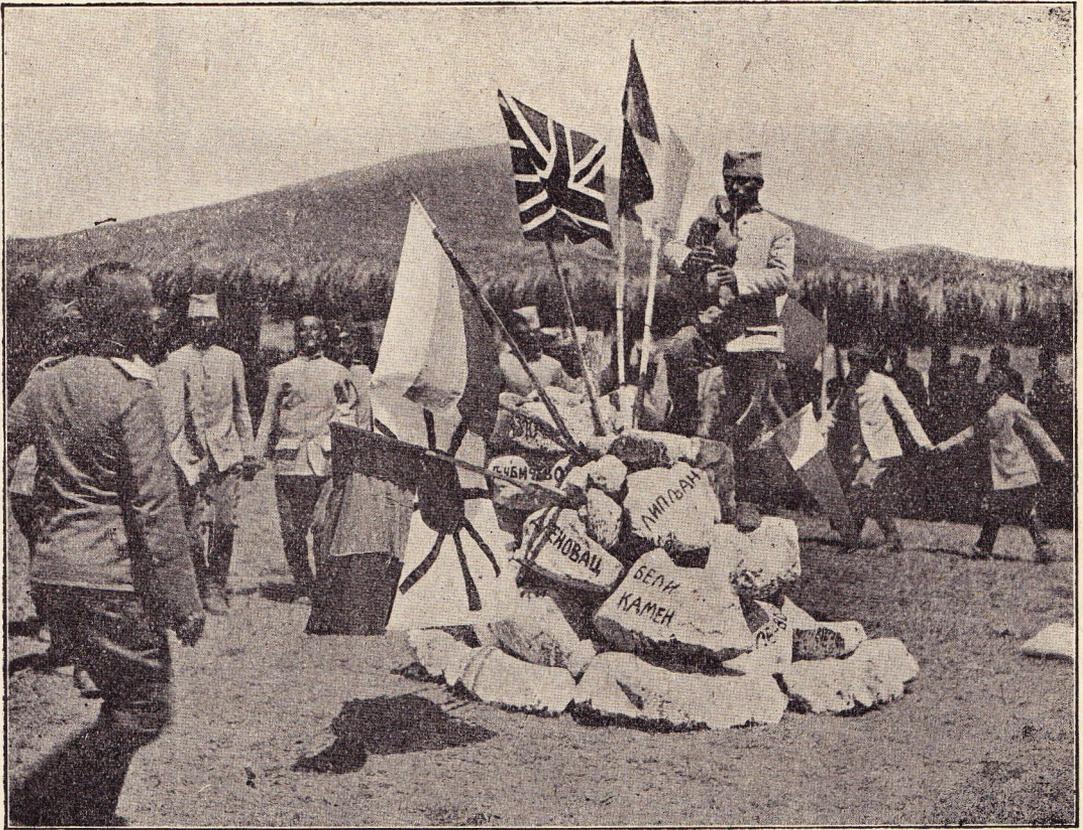
La Tour ! C'était vers la tour que chacun levait la tête, avec plus d'enthousiasme dans le regard

qu'un marin, après de longues années d'absence, ne salue, de son navire, le phare béni de la ville.

Nous courûmes avec la foule, car 11 heures sont ant, nous dit un Anversois, on descendrait le drapeau boche pour hisser, à sa place, nos trois couleurs

Il sonnait juste onze heures. Avec des milliers de concitoyens, enthousiastes, délirants, nous attendions anxieusement le 11e coup. Mais il s'était bien écoulé cinq minutes et il n'y avait encore rien. Soudain, des mains innombrables désignèrent, sur l'échelle, du côté de la Grand-Place, un tout petit bonhomme, semblait-il, qui grimpait lestement le long de la tête du géant de pierre.

Quel temps superbe ! Le soleil brillait, étincelant



Des soldats serbes à Salonique dansent autour d'un amas de pierres, dont chacune porte le nom d'une bataille, à laquelle le régiment a pris part

comme aux plus beaux jours. Impossible d'imaginer un meilleur temps. Cela seul aurait justifié cette allégresse de fête.

Pendant ce temps, le petit bonhomme travaillait ferme là-haut à décrocher les trois couleurs abhorrées par lesquelles le beffroi, symbole de liberté, avait été, comme par le chapeau d'un nouveau Gessler, déshonoré pendant quarante-neuf mois, longs comme des siècles... Mais... ma parole !... le drapeau descend... il est descendu... il est par terre. Hourra ! Hourra !... Et sur ces entrefaites il a disparu. Parti ! Parti !

Des hurlements sinistres mais triomphants faisaient trembler la place, mais ce n'était-là encore que le début de la représentation grandiose qui allait se jouer, les cris béniens qui ouvrent les formidables kermesses flamandes.

Là-haut, on déployait un autre drapeau, le drapeau belge, le nôtre, qui dut se cacher si longtemps et fut outragé en son propre pays où commandait l'envahisseur.

Voyez-le monter, se hisser dans la gloire et l'honneur, par le même chemin, le long de la même flèche par où disparut l'autre, le drapeau de la honte et de la défaite.

Hourra ! Hourra ! Il flotte, flotte majestueusement, le symbole de notre liberté reconquise, de la fin de notre esclavage ! Il faut bien y croire, à présent. Le droit a triomphé et le signe de cette victoire qui vibre et claque là-haut à plus de cent mètres du sol, est si près à la fois de nos cœurs qu'ils semblent battre ensemble du même rythme et du même frisson.

Ecoutez, écoutez la tour. Elle parle, la tour. La tour jubile et, des heures à la ronde, elle appelle le regard de chacun sur le symbole de notre amour patrial et de notre indépendance nationale.

Les têtes se découvraient : quel hymne mérite

mieux cet hommage que ce chant solennel d'allégresse et de fierté, de triomphe, de joie débordante ? Le drapeau parlait, chantait l'enthousiasme mieux que tous les cris et toutes les clameurs. Toutes les poitrines rejetaient la souffrance et les misères des années enfuies, des humiliations subies et la rage contenue. En même temps, comme si la cloche géante l'avait réveillé, le carillon se fit entendre, disant l'âme de la terre en un tintement, une envolée, une profusion de notes légères et gracieuses.

Les acclamations de joie et d'allégresse de cette mer d'hommes montaient des cœurs vers le beffroi délivré, le beffroi couronné et honoré. Elles montaient beaucoup plus haut encore, vers le ciel immense, où un nuage, à peine, flottait, de ci, de là, majestueux, comme s'il entendait, lui aussi, célébrer la résurrection et la victoire du beffroi.

Et voilà comment le bourreau, l'opresseur du pays, l'infâme fripouille de Boche s'en alla d'ici.

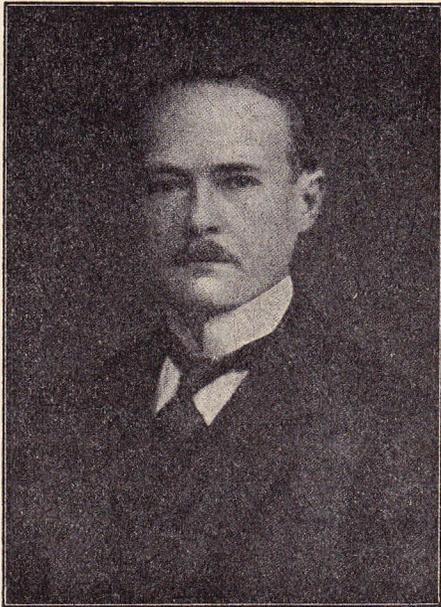
A côté du drapeau, là-haut, on pouvait encore voir leur dos, aux vaincus. Espérons que c'est la seule et dernière fois que nous aurons eu à supporter ces mauvais coucheurs, ces sabreurs de Boches.

15 novembre 1918.

La conclusion de l'armistice.

Sous les coups terribles de Foch, les Allemands durent reculer constamment. La retraite devait dégénérer en défaite honteuse, en déroute désordonnée, en débacle.

Pour éviter cela, ainsi que tous les désordres qui en résulteraient, le nouveau gouvernement Allemand résolut de demander un armistice et d'en



Gustav Krupp, le propriétaire des fameuses fabriques Krupp et Cie

accepter les conditions quelques lourdes qu'elles puissent être.

Foch avait d'ailleurs l'impression que la campagne pourrait être terminée avant l'hiver.

Le 7 novembre à minuit et demie, Foch reçut du commandement supérieur Allemand le radio-télégramme suivant :

«Le haut commandement allemand, sur l'ordre du gouvernement Allemand, au maréchal Foch :

Le gouvernement Allemand ayant été informé par les soins du Président des États-Unis, que le maréchal Foch a reçu le pouvoir de recevoir les représentants accrédités et de leur communiquer les conditions de l'armistice, fait connaître les noms de ses plénipotentiaires et demande l'endroit où ils pourront pénétrer dans les lignes françaises. Il demande aussi une suspension d'armes dans l'intérêt de l'humanité.

Voilà la supplication que le monde avait attendue depuis si longtemps, se demandant qui la ferait la première.

Foch avait à ce moment son quartier général à Senlis, une ville historique, mais paisible. Il s'était fixé au faubourg St-Martin, dans une belle habitation, entourée d'un grand jardin. Les écuries y avaient été brûlées par les Allemands en 1914, puis ils y avaient tenu ménage de la façon connue, ainsi que nous l'avons décrit.

Dans cette maison étaient établis les bureaux. Foch lui-même habitait la ville.

C'est là qu'arriva la première nouvelle de l'intention des Allemands de demander un armistice.

Le cabinet du généralissime en rédigea les conditions. Le maréchal Foch avait demandé l'avis du général Pétain. C'était un moment extrêmement grave. Quelques voix de vengeance montaient chez les alliés. D'autres préconisaient la modération. Le vainqueur ne devait pas pousser le vaincu à une politique de désespoir. Une occupation d'une partie de l'Allemagne était nécessaire. Mais il fallait immédiatement enlever aux troupes l'idée du dicton. «Dent pour dent, œil pour œil».

Le général Pétain était l'homme à éveiller de nobles sentiments. Ceci parut quelques jours plus tard très clairement dans un ordre de jour à l'armée.

Nous écrivions alors dans le « Telegraaf » :

« Quand hier soir j'étais dans un des endroits

dévastés dans les Flandres, à la recherche d'un logement pour la nuit, je ne rencontrais nul part de civil, et de la façon, la plus inattendue je fus l'hôte de militaires français. C'était un beau quartier.

Jugez-en. On me procura une chambre sous un toit récemment réparé; les fenêtres étaient fermées au moyen de grosses planches, qui me protégeaient contre le vent froid du Nord-Est. Il ne pouvait y avoir question de dormir tout de suite. Quand le cuisinier m'avait servi un beefsteak bien tendre, je dus en buvant un verre d'excellent vin — les poilus sont pourvus de tout — raconter les nouvelles du jour. J'avais relation de l'arrivée de l'empereur à Eysden, je traduisis l'épître, ce qui provoqua une joie générale. Les poilus burent à la santé du sergent néerlandais qui même vis-à-vis de monsieur Hohenzollern ne connut que la consigne : Ils parlaient de l'Allemagne et l'un d'eux me tendit l'ordre du jour que le général Pétain venait de lancer. Le général y disait entre autre : « En entrant en Allemagne, les troupes resteront disciplinées, respectueuses des personnes et des biens. Après avoir vaincu leurs adversaires par les armes, elles lui imposeront le respect par leur dignité. »

Les conditions de l'armistice furent étudiées minutieusement. Le 24 octobre elles avaient été discutées déjà, en une conférence à Paris, et le lendemain à Senlis par Foch, Haig, Pershing et Pétain.

Haig plaidait pour la modération, parce qu'il pensait que les armées allemandes pouvaient encore soutenir la lutte pendant un certain temps. Elles reculèrent, mais elles n'étaient pas brisées. Les Français et Les Anglais étaient aussi épuisés, les Américains insuffisamment organisés.

Haig proposa l'évacuation de la Belgique, de la France et de l'Alsace.

Foch et Pétain défendirent l'occupation de la rive gauche et l'occupation des têtes de ponts. Pershing appuya cette manière de voir.

Le 26 Foch se rendit à Paris et proposa à Clemenceau et à Poincaré les conditions, qui étaient à peu près les mêmes que celles auxquelles ont souscrit les Allemands.

On attendit les événements. Dans la nuit du 7 au 8 novembre, le maréchal reçut le radio-télégramme de la direction militaire allemande, qui se réfugiant derrière le nouveau gouvernement, demanda à quel endroit les délégués de ce gouvernement purent passer les lignes.

A 1 heure 25, le maréchal Foch envoya la réponse. Les plénipotentiaires durent se présenter aux avant-postes sur la grand'route de Maubeuge-La Capelle-Guise.

Où étaient les jours, où les Allemands s'avancèrent présomptueusement à la suite de la chute de Maubeuge. Nous avons décrit alors la sortie de la garnison française. Plus de quatre ans se sont écoulés depuis.

Et maintenant dans ce même Maubeuge arrivaient les plénipotentiaires pour se rendre aux lignes françaises dans un but que l'orgueilleux militarisme de 1914 n'avait jamais pu se représenter.

L'avance des alliés avait mis en sérieux danger les groupes d'armée de Ruprecht de Bavière, comprenant 71 divisions. Le temps était très mauvais. On pataugeait dans la boue. A trois heures le canon se tut du côté des Allemands. L'ordre en avait été donné afin de rendre possible le passage des délégués. Le 4 novembre les chefs des gouvernements alliés eurent encore une dernière réunion pour fixer définitivement les conditions.

Gustave Babin a donné dans l'« Illustration » une description magistrale de la nuit désormais historique, dans laquelle les plénipotentiaires allemands passèrent la ligne française. Nous nous permettons d'en détacher ici quelques épisodes :

« C'est à Haudroy, un petit hameau de quelques



Militaires suisses à la frontière

maisons, sur la route de la Capelle à Roquigny (Nord), que le jeudi 7 novembre, à 21 heures, les cinq plénipotentiaires allemands chargés de recueillir de la bouche du maréchal Foch les conditions que les Etats-Unis et les alliés mettaient à des préliminaires de paix, franchirent les lignes françaises. Il faudrait être un reporter bien peu curieux, un reporter indigne de ce nom, autant dire, pour n'avoir pas souhaité de voir ce petit lieu désormais historique, et les premières étapes d'une démarche qui consacre la défaite allemande et le triomphe de notre juste cause, — notre revanche, enfin!

Le secteur où s'est produit cet acte décisif de la guerre fait partie du front où vient de combattre si rudement, et si victorieusement, l'armée du général Debeney. Il n'est pas d'un accès très facile, à ces heures. Les routes, martelées par les tirs, creusées de fondrières, sont sillonnées dans les deux sens de convois. J'ai vu là, je l'espère, j'en suis sûr, les derniers cadavres de la guerre qu'il doive m'être donné de contempler, et c'étaient des cadavres d'ennemis frappés en pleine retraite, deux convoyeurs, broyés avec leur attelage par un obus, et qu'on n'avait pas eu le temps d'enterrer décemment, puis, plus loin, un isolé, la face au ciel, lui aussi, sous un joli soleil de l'été de la Saint-Martin. Et l'on croisait encore, dans cette tiède lumière d'automne, d'étranges cortèges de petites voitures à bras, chargées de pauvres hardes, de quelques objets familiers, que traînaient, que poussaient, bien las, sans doute, mais allègres, mais une flamme de joie aux yeux, de vigoureux gars. Sur toutes flottaient des drapeaux tricolores, ondulant à la brise comme des étendards victorieux. C'étaient, me dit-on, « des évadés » : en réalité, de ces malheureux que les féroces conquérants avaient enlevés au cours de leur recul, emmenés en esclavage, et qui, brusquement libérés par notre avance, regagnaient leurs champs, leurs ateliers, leurs foyers souvent lointains. Et je ne pouvais me rete-

nir d'évoquer les lamentables exodes du début de l'invasion, ceux plus récents du printemps dernier, alors que des populations entières fuyaient, affolées, devant les Barbares. Merveilleux retour de la fortune!

Cette route animée m'a conduit à la Capelle qui était, avant la grande tourmente, une cité industrielle florissante, et qui, sous le joug d'une bande d'énergumènes déchainés, dont certains font figure de vésaniques, a connu les pires horreurs dont soient capables de telles gens, depuis le pillage systématique des usines qui faisaient la fortune du pays jusqu'aux assassinats raffinés. La seule vengeance, hélas! qu'en pussent tirer alors les opprimés était de les appeler entre eux « les mulots gris », pittoresque vocable où se reconnaît le vieil esprit de fronde, la fine ironie de France,

Haudroy est à deux kilomètres de là, au plus.

Les lignes traversaient, depuis quelques heures à peine, le hameau, les premières maisons à nous, les autres à eux. Nos avant-postes étaient non loin du carrefour de la route qui conduit à la Flamengrie, et où s'étale encore l'écrêteau indicateur allemand. Ce carrefour est creusé d'un abîme : une mine qui faillit bien jouer aux parlementaires eux-mêmes un mauvais tour. Elle était amorcée pour exploser avec un certain retard. Les bonnes gens qui habitent la maison voisine y avaient vu travailler sans comprendre. Un soldat, animé de quelque charité, les avait renseignés en partant, leur conseillant, la nuit suivante — celle du 6 au 7 — de tenir leurs fenêtres ouvertes.

Cependant la demande de pourparlers avait été formulée, la route que devaient prendre les envoyés allemands choisie; on se rappela la mine de Haudroy. On envoya trois soldats pour la désamorcer, la rendre inerte. Elle prit feu juste comme arrivaient les pauvres diables, ou peut-être explosa du fait de leur maladresse. Ils sautèrent. On retrouva



La garde suisse à la frontière de son pays

leurs membres épars dans les champs environnants.

D'ailleurs, toute une série d'incidents tragi-comiques marquèrent ces dernières heures de la guerre et le début des négociations.

L'ordre avait été donné de cesser le feu dans l'après-midi, aux approches de l'heure pour laquelle s'étaient fait annoncer les plénipotentiaires. Mais, en raison du vague des lignes, dans la guerre de mouvements, il ne parvint pas partout aux nôtres. Eux l'avaient bien reçu. Ils l'attendaient trop impatientement. Ils en manifestèrent bruyamment leur joie, et il y eut bien des fusils brisés d'enthousiasme. Nos soldats, d'autre part, ont été victimes de trop de lâches ruses de guerre pour ne pas demeurer méfiants. Sur beaucoup de points, aux abords de la route désignée — elle va de la Capelle à Trelon — ils continuèrent de tirer sur l'ennemi qui abandonnait ses trous. Des patrouilles capturèrent quelques prisonniers. Alors les Allemands envoyèrent des parlementaires, de-ci, de-là, et l'accord s'établit. Les clairons sonnèrent le « Cessez le feu! » et les armes, canons et fusils, se turent. Le demisilence se fit, avant-coureur du silence définitif qui allait s'étendre sur tout l'immense champ de bataille, de la paix enfin rendue à la pauvre terre.

Les officiers désignés par le général Debeney pour le représenter et pour conduire ensuite au terme de leur voyage les parlementaires étaient déjà sur les lieux où devait s'établir le contact : ils avaient choisi comme lieu de la première entrevue, à la sortie de la Capelle, une villa de briques ombragée de pins, qu'on appelle encore, dans le pays, la villa Pâques, du nom de son précédent propriétaire, mais qui appartient aujourd'hui à M. Panhard, un notaire parisien, m'a-t-on assuré. Un état-major l'occupait, il y avait sa popote.

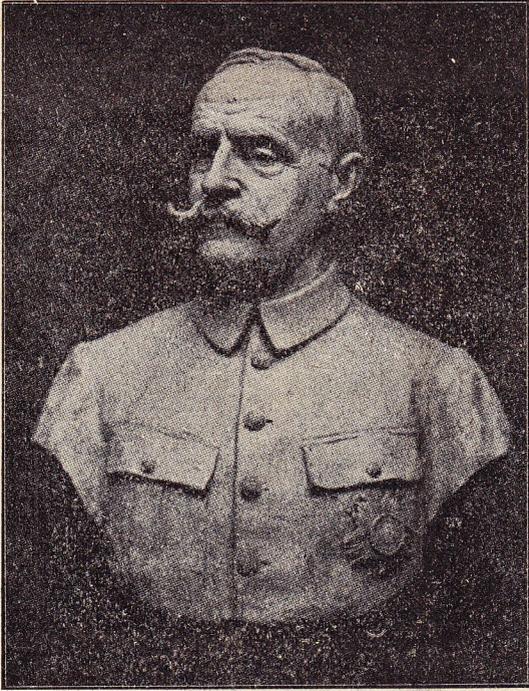
Le commandant de Bourbon-Buisset, chef du 2^{me} bureau de la 1^{re} armée, était à la tête de cette petite délégation : un gentilhomme de la meilleure race de France, au regard vif et clair, au masque

fin, de haute et svelte taille, et portant avec une aisance souveraine l'uniforme sombre des chasseurs à pied; on n'aurait su choisir un Français plus « représentatif ». L'accompagnaient le commandant du Fretay, de l'état-major du 31^{me} corps d'armée; le capitaine Pihier, son collaborateur au 2^{me} bureau; le capitaine Brunet, du 3^{me} bureau; le capitaine Taboureau, enfin — en littérature Jean des Vignes-Rouges, le vigoureux auteur de « Bourru, soldat de Vauquois — officier informateur et historiographe de la 1^{re} armée.

A l'heure qu'avait fixée, dans l'après-midi, le lieutenant Jacobi, de l'armée allemande, envoyé en courrier, le commandant de Bourbon-Buisset et ses camarades, se rendirent, en avant de la Capelle, sur le chemin vicinal de Rocquigny, que bordaient encore les peupliers abattus par l'ennemi pour protéger sa retraite. Le temps était abominable, sinistre; un brouillard dense flottait comme un linceul sous le ciel et sur les champs nus; la terre était détrempée par de récentes pluies. Sur la route, on pataugeait dans une boue liquide.

Les envoyés du général Debeney demeurèrent longtemps en faction, dans la nuit déjà descendue, que la brume rendait plus épaisse, plus sombre, plus glaciale. Enfin le commandant de Bourbon-Buisset décida, rien n'apparaissant dans ces ténèbres, d'aller attendre à la villa Pâques.

Ce ne fut qu'à 21 heures qu'une lueur apparut aux avant-postes. Là veillaient, allongés sur le sol, las de quatre jours de combats, mais stoïques, mais vigilants toujours et jusqu'au bout, et superbes, et grands, sous leurs uniformes boueux, des soldats de la 3^{me} compagnie du 171^{me} d'infanterie, des hommes originaires de la frontière, de la région de Belfort. La clarté grandit, dissipa les ombres. La première des autos approchait de la section qui barrait la route. Un immense drapeau blanc, le traditionnel drapeau des parlementaires, flottait à l'avant, à la place du fanion, plus blafard, à la lueur des phares, dans cette brume. Un trompette, sur



Le Général Foch, le grand vainqueur de 1918.

le marche-pied, jetai dans l'air les notes tristes de quelque une de ces rauques sonneries allemandes... Un jeune capitaine de vingt-cinq ans Lhuillier, qui commandait par intérim le bataillon et qui s'était porté aux avant-postes, se plaça en travers de la route, étendit les bras. La voiture ralentit et stoppa... Trois autres qui suivaient, la seconde arborant également le drapeau blanc, la rejoignirent. Le cortège était arrêté.

Un général en grand uniforme, la poitrine chargée d'ordres, mit pied à terre, s'approcha du capitaine Lhuillier, se nomma :

— Général de Winterfeld, de la mission des parlementaires allemands.

Il parlait notre langue avec une correction parfaite. Il a eu tout le temps de l'apprendre chez nous, alors qu'il était attaché militaire à l'ambassade allemande à Paris; il en eût eu peut-être le loisir rien que durant les longs mois où, à la suite de l'accident qu'on se rappelle, il recevait sous un toit français des soins si délicats.

— Mon capitaine, ajouta-t-il, je vous fais toutes mes excuses d'arriver en retard; des difficultés d'ordre matériel en sont cause, l'état des routes... Je vais vous présenter les parlementaires qui m'accompagnent.

— Général, répondit le capitaine Lhuillier, je n'ai pas qualité pour vous recevoir officiellement. Veuillez remonter en voiture et me suivre.

Voilà donc le premier tableau de la défaite allemande avouée, acceptée, subie : ce général, constellé de croix, le type même du hautain « junker » allemand plein de formes, devant ce capitaine de vingt-cinq ans, ancien soldat comme tant d'autres, type des artisans de la victoire française; et, comme spectateurs, quelques fantassins cradés, boueux, appuyés sur leurs armes, leurs bons fusils, leurs mitrailleuses, silencieux, impassibles, encore que, sans doute, à plus d'un le cœur dut battre bien fort.

Sur l'ordre du capitaine, le trompette allemand a quitté le marche-pied de la voiture. Un caporal clairon, Sellier, l'y a remplacé. Et voici que, dans la nuit, vibrent tour à tour, allègres, triomphales,

les sonneries du 171^{me} d'infanterie, des 19^{me} et 26^{me} bataillons de chasseurs à pied, de tous les corps, enfin, de la 166^{me} division d'infanterie, qui garde le secteur. Des soldats accourent à travers champs, suivent la file des autos qui s'est remise en marche à petite allure, arrivent, à pas alertes, jusqu'au poste de commandement des avant-postes, à l'entrée de la Capelle. Là est de service le chef de bataillon Ducorney, qui commande depuis le début de la guerre ses chasseurs, et dont la Croix de guerre se couronne de huit palmes, un type de bravoure, de vertu militaire, le lieutenant-colonel Marquet, du 171^{me}, est près de lui. Ils reçoivent les parlementaires et les dirigent vers la villa Pâques. Alors, au moment où le cortège des autos aux fanions blancs, aux portières armoriées des aigles impériales, se remet en route, une clameur domine, dans la brume, et l'ombre, le ronflement des moteurs : « Vive la France ! » C'est la poignée de soldats, de vainqueurs accourus là, fantassins et chasseurs mêlés, leur saint orgueil. Et comme ce petit groupe se dissipe, on entend un des soldats qui grommelle dans la brume : « Il faut maintenant que j'aille prendre position avec ma mitrailleuse; et ce n'est seulement pas mon tour. » Pas de chance, mon brave! mais c'est bien le dernier tour, et voilà la meilleure consolation.

Au seuil de la villa Pâques, au bas du perron, entouré des officiers que j'ai cités plus haut, le commandant Bourbon-Busset attend. Les voitures entrent dans la cour en file; les plénipotentiaires en descendent, le général de Winterfeld d'abord; il se présente au commandant, qui se nomme à son tour. Puis le général présente les membres de la mission, en commençant par « Son Excellence Erzberger » qui en est le chef en vertu du principe, auquel l'Allemagne n'a pu certes s'accommoder en si peu de jours, de la subordination du pouvoir militaire au pouvoir civil. Le commandant, après lui, nomme les officiers qui l'accompagnent. Puis il ajoute :

— J'ai à traiter avec vous, Excellence, de quelques questions matérielles. Voulez-vous entrer...

La lumière des phares des automobiles, à laquelle s'ajoutent les lueurs de quelques fusées éclairantes jaillies dans le brouillard, jettent sur cette scène une clarté violente. Et il faut remarquer, en passant, qu'on a renoncé au vieux rite du bandeau : les envoyés du gouvernement impérial sont arrivés jusque-là avec la liberté de tout regarder autour d'eux. Il est vrai que, par cette nuit, la traditionnelle précaution eût été bien vaine.

Conduits par le représentant du général Debeney, les plénipotentiaires gravissent les trois ou quatre marches du perron. On traverse un premier salon d'entrée qu'éclairaient le jour de hautes baies, et que les précédents occupants de la villa — les officiers d'un état-major allemand — ont transformé en salle de jeu, ayant, quelque part, réquisitionné un billard. On passe, à gauche, en suivant un corridor, dans un autre salon, dont le cadre le plus décoratif entoure de vieil or fané une reproduction gravée du classique portrait de Napoléon, sous l'uniforme des grenadiers de la garde : oui, l'effigie de l'homme d'Iéna plane sur cette entrevue, ironie des choses!

Très froid, très correct aussi, sur le ton d'une causerie mondaine sans cordialité, le commandant de Bourbon-Busset reprend :

— Excellence, je dois tout d'abord dissiper un malentendu. Nous avons reçu cet après-midi trois parlementaires d'une division allemande, venus pour nous dire qu'ils croyaient que l'armistice était signé. Il est bien entendu qu'à l'heure actuelle les opérations continuent...

— Mais certainement, répond le général. C'est une erreur d'interprétation de la part de la division.



Napoléon III, qui conduisit la France à la débâcle de 1870.

On sait, du reste, comment toute suspension d'armes fut refusée, quelques heures plus tard, aux plénipotentiaires, par le maréchal Foch en personne.

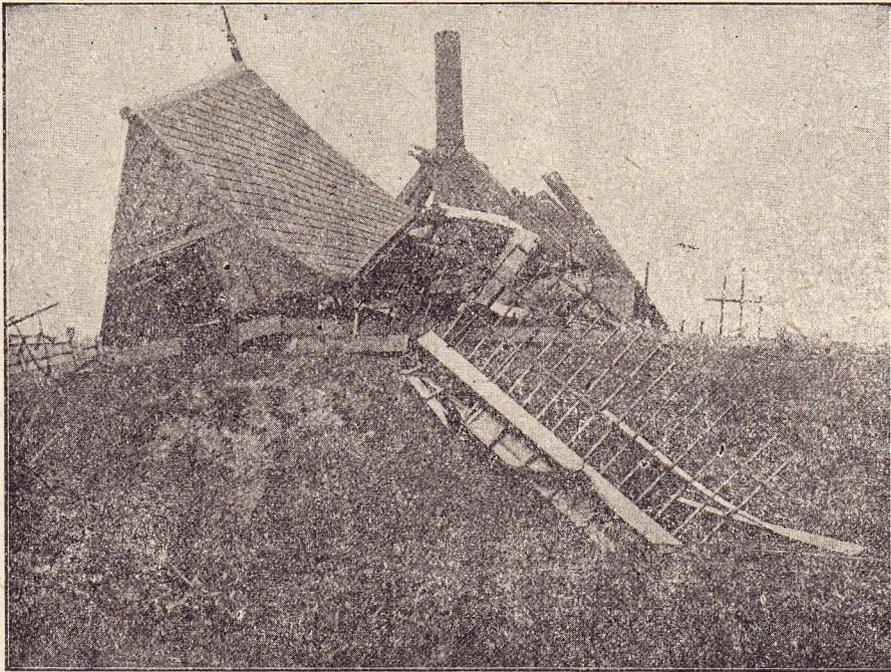
Après ce préambule, la conversation, courtoise, continua. On régla, d'un commun accord, les conditions du voyage. Il fut convenu que les automobiles du grand quartier impérial demeureraient à la Capelle et que les envoyés prendraient place dans des automobiles françaises.

Tout cela arrêté, on se mit en route par le chemin cabotique que j'ai décrit, vers Homblières, où était alors installé le quartier général de l'armée.

C'est un village de peu. L'église, vénérable d'âge, pittoresque d'architecture, fut naguère un hôpital allemand : une grande croix de Genève — le signe pour lequel, vous le savez, ils avaient tant de respect — est encore lisible sur le toit effondré. Un petit placis l'avoisine, où se dresse un monument élevé aux enfants de la commune morts pour la Patrie. On y lit les noms de Borny, de Metz, de

Rezonville. De l'autre côté de la route, au milieu d'un jardinet, le presbytère, humble, ruineux, dévasté. Les autos s'arrêtent devant l'étroit portail, que précèdent quelques marches. On avait pour la circonstance installé dans cette modeste demeure l'électricité, préparé une hospitalité décente, mais forcément modeste. Le quartier général, suivant les armées qui progressaient toujours, n'était établi là que du matin.

Un souper très simple fut servi, par des ordonnances bleu horizon, sur une table qu'on avait jugée trop étroite, et que des prisonniers de guerre avaient allongée en hâte, à l'aide de grossières planches. Le menu : potage, jambon, riz princesse, — un menu de popote d'officiers. Quand, à l'heure du café, le général Debeney, accompagné du général Hucher, son chef d'état-major, vint y saluer les envoyés de l'empire allemand, il s'excusa de cette frugalité : « Je vis moi-même, leur dit-il, au milieu de mes soldats. » Et, gaillardement, avec la si jolie urbanité française, il se mit à la disposi-



Moulin détruit par une bombe d'avion.

tion de ces hôtes d'une heure. On le remercia, courtoisement aussi.

A une heure et demie du matin, le commandant de Bourbon-Busset venait reprendre « Son Excellence Erzberger », le général de Winterfeld, leurs collaborateurs et leur suite. Il monta dans la voiture de tête avec le premier plénipotentiaire, M. Erzberger, pour les conduire au train spécial qui les attendait à Tergnier.

Quelques soldats curieux, qui s'étaient attardés, furent les seuls spectateurs de l'arrivée. Ils comptaient, dans leur naïveté, sur la présence du maréchal Foch. Ils furent déçus de ne point le voir, de ne pouvoir l'acclamer.

Le premier acte de la capitulation allemande était joué

* * *

De la Capelle et d'Haudroy, je poussai jusqu'à Rocquigny, d'où l'état-major de division s'appretait à déménager pour passer la frontière, à la suite des troupes. Là, j'appris une histoire assez divertissante. Le capitaine von Heldorff avait été renvoyé au quartier général, afin d'y faire connaître à l'empereur et au haut état-major les conditions de l'armistice. Mais, quand il arriva aux lignes allemandes, il y fut accueilli à coups de feu et proprement mitraillé. Il rebroussa chemin, voulut chercher une autre route. Ce fut le même accueil. De guerre lasse, il lui fallut revenir chez nous, à Rocquigny, d'où, par télégraphie sans fil, on assura son libre passage.

Là encore je vis un convoi émouvant, bien qu'il ne fût composé que de voitures vides. C'étaient quatre Mercédès véloces, envoyées en renfort derrière celles qui avaient amené les parlementaires. Elles attendaient, au bord d'un petit ruisseau, qu'un pont fût réparé pour passer. Toutes arboraient le drapeau blanc, et c'est ce simple accessoire, ce lambeau de toile, qui leur donnait leur caractère dramatique. Après quatre ans d'une effroyable guerre, je ne sais pas de chose plus belle à contempler que cet emblème de soumission. Pourtant, ces pacifiques étendards étaient sans splendeur, humbles, prosaïques rectangles de fil de lin, décou-

pés dans quelque drap de lit ou quelque nappe, fruit peut-être, d'une « réquisition », comme le billard de la Capelle, ourlés à grandes aiguillées et cloués sans vains soins sur des hampes de bois blanc, de bois de menuiserie, simplement équarri. Car l'Allemagne, qui avait préparé avec tant de raffinement sa monstrueuse agression, n'avait évidemment pas prévu le dénouement que lui réservait le sort des armes. Il lui fallut, à ce moment suprême, improviser, — tant il est vrai qu'on ne saurait penser à tout. Enfin, tels quels, ces grands fanions blancs, retombent en plis lourds sur leurs hampes, prenaient à nos yeux la valeur, la pure et expressive beauté d'un symbole. Ils proclamaient la défaite, la soumission de l'ennemi, notre victoire.

J'ai passé la nuit dans le petit presbytère où, l'avant-veille, soupaient de bon appétit les plénipotentiaires. Un grand remue-ménage, des allées et venues dans la chambre voisine m'ont réveillé ce matin de bonne heure : c'étaient de nouveaux négociateurs allemands qui arrivaient, deux civils, « spécialistes des questions économiques », drapés de fourrures de prix, sous la conduite d'un officier élégant et courtois. Mais déjà les premiers parlementaires avaient fixé l'heure de leur retour, et accepté, signé les conditions imposées par les Alliés et les Etats-Unis. Dans l'après-midi, je filais vers Tergnier, d'où devait s'effectuer leur départ.

Le crépuscule, un crépuscule gris, froid, tombait sur les ruines sans formes de la malheureuse ville, quand j'y arrivai. A la gare, ou plutôt dans les vestiges méconnaissables qui en demeurent, était garé le train des plénipotentiaires, leur domicile pendant ces trois jours. — car ce n'est ni dans ce château-ci, ni dans ce château-là qu'ils ont résidé en terre de France, mais dans des wagons. Deux leur servaient de cabinet de travail et de salle de conférences. L'un fut naguère le cabinet du général Pétain; on s'en rappelle sans doute l'aspect, car nous en avons publié la photographie, avec le grand chef à l'œuvre derrière sa glace démesurée. L'autre était l'ancien wagon-salon de l'empereur Napoléon III, capitonné de satin vert empire, avec des passementeries relevées de rouge pompéien. L'étrange destin que celui de cette voi-